A.-N. VALIQUET, O. M. I.

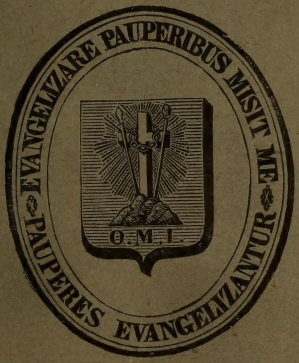
BIOGRAPHIE

DU RÉVÉREND

PÈRE F.-A. GRENIER,

O. M. I.

ANCIEN CURÉ DE SAINT-SAUVEUR DE QUÉBEC

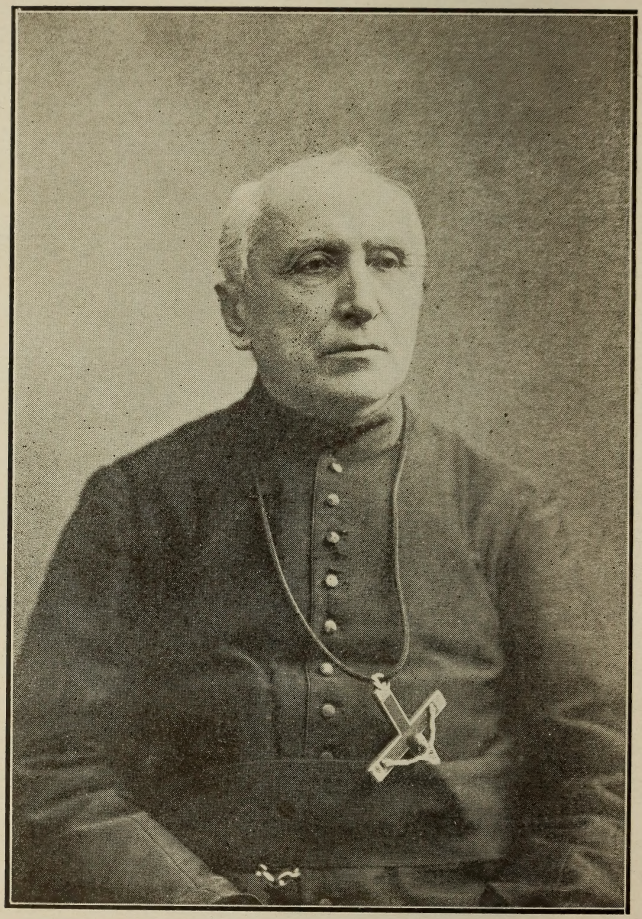


Le Prêtre est un saint qui recrute et forme des saints pour l'éternité.
(R. P. Eug. Baffie, O. M. I.)

QUÉBEC
Imprimerie de L'Action Sociale, limitée
103, rue Sainte-Anne, 103

1910

FERD.-AUG. GRENIER, O. M. I.



A.-N. VALIQUET, O. M. I.

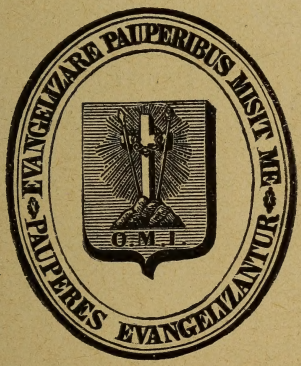
BIOGRAPHIE

DU RÉVÉREND

PÈRE F.-A. GRENIER,

O. M. I.

ANCIEN CURÉ DE SAINT-SAUVEUR DE QUÉBEC



Le Prêtre est un saint qui recrute et forme des saints pour l'éternité.
(R. P. Eug. Baffie, O. M. I.)

QUÉBEC
Imprimerie de L'Action Sociale, limitée
103, rue Sainte-Anne, 103

1910

Permis d'imprimer,

† Paul-Eugène, év. d'El.
Admin. dioc. Qué.

APPROBATIONS

L. J. C. ET M. I.

Maison St-Pierre,

Montréal, le 12 janvier 1910.

Au Révd Père A. N. Th. Valiquet, O. M. I.

St-Sauveur de Québec.

Révd et cher Père,

J'ai parcouru rapidement la notice biographique de notre regretté Père Grenier. Je vous félicite de l'avoir faite si belle, si édifiante et si complète; je vous félicite surtout de l'avoir faite si vraie.

Vous avez bien connu le Père Grenier et vous l'avez beaucoup aimé. Il n'est donc pas étonnant que vous ayez dit de lui des choses tout à fait de nature à consoler ceux qui pleurent encore son départ.

J'en suis bien convaincu, le travail qui est sorti de votre intelligence et de votre cœur fera du bien, il sera un sujet de consolation et d'édification pour tous ceux qui le liront et surtout pour ceux qui ont eu l'avantage de connaître le vénéré défunt.

De tout cœur, je bénis cette notice et je demande à notre Immaculée Mère de la bénir ainsi que son charitable auteur.

Bien à vous en N. S. et M. I.

J.-N. Dozois, O. M. I.,
Provincial.

J'ai lu attentivement et avec le plus grand intérêt le travail du R. Père A.-N. Valiquet, sur notre regretté Père Ferdinand Grenier dont la mémoire est chère à tous ceux qui l'ont connu.

La lecture de cette petite brochure fera du bien, je n'en doute pas, à tous les lecteurs, mais surtout aux paroissiens de St-Sauveur de Québec, où le Père Grenier a passé tant d'années.

J.-H. Perreault, ptre, o. m. i.

DÉCLARATION

L'auteur de cette biographie déclare qu'en relatant quelques faits merveilleux, il ne leur attribue qu'une certitude naturelle, ne voulant en aucune façon devancer les jugements de l'Eglise à qui il soumet respectueusement cet écrit.

PROLOGUE

Il y a sept ans que le Révérend Père Grenier O. M. I., a disparu, laissant le plus suave souvenir dans les cœurs de ses anciens paroissiens et de ses frères en religion, dans des milliers d'âmes qu'il a éclairées, consolées, fortifiées dans le bien.

Beaucoup regrettaient de ne pas revoir sa douce figure et le tableau de ses vertus.

Les pages qui suivent ne répondent pas complètement à l'attente générale. Elles sont du moins une première assise d'un monument qui voudrait grandir et braver les menaces du temps.

En essayant de faire *refleurir cette vie*, je veux simplement protester contre un silence qui allait se perpétuer autour des œuvres et des vertus du bon P. Grenier.

A des fils spirituels qui n'oublient pas, à des âmes reconnaissantes, il faut plus que la modeste croix du cimetière, et le portrait qu'on vénère dans la plupart des familles de Saint-Sauveur.

Je leur offre ce résumé de la vie et des travaux apostoliques d'un bienfaiteur dont *la mémoire ne saurait périr* : *In memoria aeterna erit Justus*. (Ps. 111-6).

Toutes les personnes à qui j'ai fait connaître le projet d'écrire cette biographie, m'en ont exprimé leur satisfaction. Une d'elles a même avoué son intention de faire ce travail :

« Si un jour, me disais-je, je puis aligner mes idées, quelle excellente occupation que de tirer de l'oubli cette figure de saint !....

« Vous m'avez devancée : Je m'en réjouis.

« Je n'y aurais mis que mon cœur ; mais il y eût été sûrement, car j'ai aimé ce bon vieux saint, si rempli d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes.

« Que de fois il m'a reçue avec charité et une bonté paternelle !

« Jamais je n'oublierai ses exhortations, celle-ci entre autre :

« Communiez souvent, souvent et régulière-
« ment : pour vous, tout est là. »

J'ai donc l'assurance de répondre au désir de bien des cœurs en publiant ces pages que mon cœur aussi m'a dictées.

A. N. Th. Valiquet, o. m. i.

St-Sauveur de Québec, Février 1910.

CHAPITRE I

Premières années—Séminaire—Entrée au noviciat

Ferdinand-Auguste Grenier naquit le 2 Janvier 1827, à Roscoff, diocèse de Quimper, en Bretagne.

Son père, Jean-Baptiste Grenier, haut fonctionnaire de la Marine française, et sa mère Elizabeth Bagot, étaient de familles aussi pieuses que honorables selon le monde. Leur riche et spacieuse demeure contenait un oratoire privé où s'offrait tous les jours le saint sacrifice. C'est dire que le jeune Ferdinand grandit dans une atmosphère de religion, et que, dans sa noble famille, la vieille foi bretonne faisait partie essentielle du patrimoine avec les bonnes traditions religieuses et sociales.

Les vertus évangéliques et, plus particulièrement, l'aimable charité jointe à la distinction des manières et du langage, qui brillèrent toujours dans

le missionnaire oblat, étaient l'écho d'une parfaite éducation reçue au sein de la famille.

L'enfant fut envoyé très jeune au séminaire de Saint-Pol-de-Léon où il compléta ses études classiques, avant sa dix-huitième année.

Un caractère sérieux, une énergie qui allait parfois jusqu'à l'entêtement, un désir ardent de s'instruire et une piété sans cesse grandissante, le placèrent bientôt parmi les élèves les plus en vue, et firent rayonner autour de lui une heureuse influence pour le bien de l'institution.

Aussi, ses directeurs et ses amis trouvèrent-ils tout naturel de voir le pieux et distingué jeune homme se diriger vers l'état ecclésiastique d'abord, puis vers la vie religieuse.

Il était diacre lorsqu'une rencontre providentielle lui fit connaître la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Déjà plusieurs de ces religieux venaient de traverser les mers pour porter la croix et la parole de Dieu jusqu'aux extrémités du monde.

Un missionnaire en tournée apostolique, adresse la parole aux séminaristes, les entretient des œuvres des Oblats en France et à l'étranger et fait un ardent appel au zèle de ces lévites en faveur des missions.

L'abbé Grenier sent s'éveiller en son cœur la flamme d'un feu sacré, il se renseigne plus intimement sur la Règle et les travaux des Oblats,

consulte son directeur, se décide à devenir missionnaire sous la bannière de Marie Immaculée, et sans hésiter, le 9 mars 1848, il entre au noviciat de Nancy.

Il sacrifiait ainsi du coup, les joies de la famille et d'une excellente société, les sourires de la fortune et l'espoir de parvenir aux honneurs. Il voulait avant tout travailler à la gloire de Dieu et assurer le salut de son âme.

Le novice fut ce qui avait été le séminariste, avec un degré de plus dans la piété, la régularité et les autres vertus qui font les bons prêtres et les religieux fervents.

CHAPITRE II

Oblat — Prêtre — Missions étrangères — Québec, etc.

Le 10 mars 1849, le novice, tout embaumé de piété, de ferveur et de zèle, se liait irrévocablement à Dieu et à la Congrégation des Oblats par les vœux perpétuels de religion.

Le 22 septembre suivant, au comble du bonheur et avec une foi ardente et une confiance grave et raisonnée, il recevait de Mgr de Mazenod, fondateur de la Congrégation, l'imposition des mains et l'onction sacerdotale.

Il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année.

Jamais, les pouvoirs redoutables aux anges eux-mêmes ne furent conférés à une âme plus pure, à un cœur plus généreux, à des mains plus virginales.

Les bornes de cette courte esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de cette vie d'apôtre.

Donnons d'abord la liste des postes où le R. P. Grenier exerça son zèle sous le regard de Dieu et guidé toujours par l'obéissance. Nous donnerons ensuite un aperçu de ses qualités et de ses vertus.

Deux missions des Oblats dans le nord de l'Afrique, Blidat et Philippeville, eurent les prémices de son sacerdoce. Il n'y demeura que cinq mois, à cause d'un malaise qu'y trouvait sa santé.

Il est rappelé à Marseille pour y attendre une obédience définitive qui le fixera dans son pays d'adoption et qui répondra aux désirs de son âme altérée de dévouement, d'esprit de sacrifice et d'immolation à la gloire de Dieu et au salut des âmes les plus délaissées.

Au mois d'octobre 1850, encore à la fleur de l'âge, dans toute l'ardeur de sa vingt-troisième année, il dit adieu à sa Bretagne, à sa famille, à tout ce qu'il a de plus cher ici-bas et fait voile vers le Canada, par une traversée de deux mois.

Il reverra les côtes azurées de sa patrie, quarante-deux ans plus tard, en promenade de santé ; mais dans sa pensée, c'était un adieu éternel.

Désormais, rien ne pourra le détacher du Canada où déjà depuis neuf ans, plusieurs de ses frères en religion sèment la parole évangélique dans les villes, les campagnes et les missions sauvages.

Très flexible sous la main de l'obéissance et toujours prêt à se dévouer pour répondre aux besoins des âmes, il occupe successivement des postes de confiance à Montréal, (1852); à Détroit et de nouveau à Montréal, (1853); cette même année, en octobre, il est envoyé à Saint-Sauveur de Québec, où il devient, avec le R. P. Durocher, desservant de l'église construite récemment par la fabrique de Saint-Roch, sous la surveillance de M. le Curé Z. Charest.

A cette époque reculée, le ministère sacerdotal n'était pas précisément agréable au point de vue humain dans ce faubourg St-Sauveur, au milieu d'une population inculte, nomade, ignorante et souvent revèche à toute discipline religieuse et civile. Un chroniqueur de cette époque, va nous dire, avec un regard pessimiste sur l'avenir, ce qu'il a vu dans le champ cultivé par le jeune missionnaire :

« Boisseauville de Saint-Sauveur est un petit village à physionomie triste, ne paraissant pas appelé à de brillantes destinées. Habité par une population pauvre, vivant au jour le jour, il semble condamné à ne jamais s'élever au-dessus du rang d'une simple bourgade inhospitalière.

« Les rues tortueuses ne vous offrent pas le choix entre la poussière, la boue et les débris les plus disparates. Les maisons, presque toutes en planches, sont bien garnies.... d'enfants ; mais, à ces

chers petits, l'eau pure semble faire défaut aussi bien que l'éducation domestique. »

Si l'auteur de ce tableau a eu raison de charger son pinceau de couleurs sombres, à coup sûr, il a manqué de lunettes pour voir ce que nous admirons à cinquante ans de distance.

Après dix années d'un labeur incessant sur ce modeste théâtre évangélique, le P. Grenier dirigea durant plusieurs mois, la mission de Platsburg, état de New-York, et en septembre 1863, nous le trouvons supérieur des Oblats à l'évêché d'Ottawa et aumônier des Sœurs Grises de la Croix.

Ottawa (Bytown) n'était alors qu'un village assez renommé pour son commerce de bois, mais pas du tout pour sa civilisation, sa tempérance, sa piété et son esprit de religion. Ses environs étaient un vrai pays de missions. Toute la contrée jusqu'à la Baie d'Hudson, fut confiée aux Oblats ; un des leurs, Mgr J.-Eug. Guigues en fut le premier évêque. Depuis lors, ils n'ont cessé de féconder de leurs travaux, dans toutes les branches de l'apostolat, cette immense région qui forme aujourd'hui, les trois grands diocèses d'Ottawa, Pembrooke et Témiscamingue.

Le P. Grenier peut réclamer du haut du ciel, sa large part dans le progrès merveilleux qui couronnent maintenant l'œuvre des Oblats, dans les vallées de l'*Ottawa*, de la *Gatineau*, de la *Lièvre* et du haut *Saint-Maurice*.

En 1868, l'obéissance le conduit à Lachine pour y remplir la charge importante de maître des novices.

Les religieux qui ont passé sous sa direction se souviennent encore de sa bonté qui attirait les cœurs, de la sagesse de ses décisions, de sa régularité et de son assiduité à présider aux exercices de piété, aux recréations et aux promenades.

Sa présence, loin de gêner les novices, leur inspirait confiance et aidait puissamment le maître à connaître et diriger les disciples selon leurs besoins et leur tempérament.

En 1870, St-Sauveur de Québec le voit avec bonheur revenir continuer ses œuvres de piété et son fécond apostolat. Il y remplit, successivement ou simultanément, les charges de curé, supérieur et assistant provincial, jusqu'en 1894.

Durant neuf années encore, il demeurera simple auxiliaire, vicaire humble et obéissant, vieillard infirme, mais toujours actif et régulier, attendant le jour de la récompense et du grand repos.

CHAPITRE III

Les derniers jours—La mort

Le R. P. Grenier n'eut qu'une courte maladie pour se préparer immédiatement à paraître devant le souverain Juge.

Le samedi, 20 mars, c'est-à-dire sept jours avant son décès, il passa plusieurs heures au confessionnal, et le lendemain il célébra la sainte messe. Ce fut la dernière fois qu'il offrit la divine Victime. Il y fit son sacrifice ; car il ne pouvait douter que les faiblesses qu'il sentait au cœur depuis plusieurs mois ne fissent de lui-même, tout prochainement, une victime offerte à Dieu dans les tourments de l'agonie.

Lui qui avait assisté tant de malades, qui était resté de si longues heures de nuits et de jours auprès des agonisants ; lui, qui, tous les jours depuis plus d'un demi siècle, avait vu comment il

faut quitter la vie pour aller à Dieu, n'eut pas besoin de longs jours pour se préparer au grand voyage.

D'un autre côté, les soins paternels qu'il prodigua à des centaines de mourants, lui méritèrent de recevoir tous les secours que l'Eglise dispense, avec une maternelle tendresse, à ses enfants qui livrent le dernier combat.

Le 23, une forte congestion de poumons vint s'ajouter à la cardialgie, et, malgré les soins intelligents de son médecin, M. le Dr W. Jolicœur, il fallut se résigner à comprendre que tout espoir était inutile.

Le 24, le malade reçut le saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence des mourants avec toute la ferveur et la résignation d'un excellent religieux.

Le 25, il reçut encore, durant la nuit, le Pain qui donne la vie et la résurrection glorieuse, il entendit et prononça les dernières prières de l'Eglise auxquelles il joignit de nombreuses et ardentes aspirations et oraisons jaculatoires.

Durant ces dernières heures, il s'entretint, dans un profond recueillement et dans une méditation continuelle, des graves pensées de la mort et de l'éternité. Il ne cessa d'édifier ses confrères par de pieuses réflexions et par une soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Si la douleur lui arrachait des plaintes, il les comprimait aussitôt par un soupir d'amour vers Jésus crucifié, et ses yeux se portaient vers les assistants, comme pour demander pardon d'une faiblesse involontaire.

A tous ses visiteurs il adressait des paroles édifiantes, demandait des prières et promettait un souvenir auprès de Dieu.

Tout occupé de la gloire de Jésus et des intérêts de l'Eglise, il exprima plus d'une fois son chagrin de voir le triomphe des méchants. Parlant du gouvernement maçonnique français qui persécutait les religieux et préparait les expulsions que nous avons vues depuis lors, « Ah ! dit-il, il se croit tout puissant ; mais il apprendra tôt ou tard que le jugement de Dieu est différent de celui des hommes ».

A l'exemple des saints, il était animé de confiance mêlée de crainte salutaire. Qu'elqu'un lui ayant rappelé qu'il devait espérer beaucoup après de si longues années consacrées au service de Dieu et des âmes :—Ah ! oui, reprit-il, il fait bon penser qu'on a fait du bien avec la grâce de Dieu ; mais je sais aussi qu'il y a là haut un juge à qui il faut rendre compte de tout. »

Le 27 mars, bien que très faible, le vénéré malade ne donnait pas encore les signes ordinaires d'une fin prochaine. Il put même se lever, causer un peu et prier.

Quelques minutes avant midi, il fut pris d'une faiblesse extrême. Le frère Verret, qui ne le quittait pas, appela tous les membres de la communauté en grande hâte ; on récita des prières, et vers le milieu des litanies de la sainte Vierge, le saint vieillard, le pieux Oblat de Marie Immaculée rendit sa belle âme à son Créateur.

C'était le samedi, vingt-septième jour du mois de St Joseph, 1903.

Il avait soixante-seize ans et trois mois, et il était dans sa cinquante-quatrième année de profession religieuse et d'ordination sacerdotale.

CHAPITRE IV

Eloge public — Charité envers les pauvres et les malades — Une réflexion maligne — Zèle de la maison de Dieu

Il y eut dans la paroisse et dans la ville une explosion de regrets, de tristesse, un deuil public, à l'annonce de cette mort.

Mais au-dessus de la douleur et du chagrin causés par la perte d'un père et d'un ancien ami et bienfaiteur, résonnait une note persistante, la même partout, un concert unanime de louange, d'admiration pour les vertus du défunt, de reconnaissance pour ses bienfaits.

Les journaux quotidiens et les revues ont essayé, durant plusieurs jours, de se faire les échos de ces sentiments dans des articles que nous résumons. Nous y ajoutons quelques notes recueillies dans nos souvenirs personnels et dans ceux de plusieurs amis qui n'oublient pas.

On ne saurait décrire le deuil dans lequel a été jetée la population de Saint-Sauveur par la mort du R. P. Grenier si hautement estimé et aimé de tous.

Pas une famille de la paroisse qui n'ait apprécier les riches qualités du cœur et de l'esprit du regretté défunt ; pas une chaumière, fût-elle la plus pauvre, qui n'ait reçu la visite du bon pasteur ; pas une mère éplorée qui n'ait joui des consolations de ce prêtre vénéré et vénérable sous tous les rapports.

Que de larmes séchées par les paroles bienveillantes et persuasives de cet apôtre du Seigneur !

Nombreux sont les cœurs qu'il a réconfortés, les âmes qu'il a purifiées et sanctifiées.

Que de bénédictions répandues dans toute la population par ce missionnaire humble entre tous, par ce vrai serviteur, cet oblat de Marie Immaculée de qui on peut dire avec raison, comme du divin Sauveur, qu'il *a passé en faisant le bien.*

C'était un saint prêtre, doué d'une grande piété et d'un zèle tout apostolique pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il se distinguait par son assiduité au confessionnal. A l'exemple du saint Curé d'Ars, il ne prenait aucun repos, et cela jusqu'à ses derniers jours, malgré les infirmités et la vieillesse. Tant qu'il y avait une âme à reconcilier avec Dieu, à soulager et éclairer de ses sages conseils, il était à son poste.

Ce zèle pour le salut des âmes, cette ardeur infatigable pour le ministère de la confession, il s'efforçait de les communiquer à ses confrères.

Combien de fois nous l'avons entendu faire des réflexions comme celle-ci : « Dieu nous a donné le ministère de la réconciliation. N'en soyons pas avare, prodiguons-le en tout temps et à toutes les âmes.

« Craignons que, par notre négligence, une seule âme ne puisse pas arriver au ciel.

« Quel malheur si, au dernier jour une âme pouvait nous reprocher de n'avoir pas fait tout notre devoir envers elle ! »

Sa charité s'étendait à tous les malheureux sans distinction de fortune, de talent ou d'éducation ; il entrait avec autant de plaisir dans la cabane reculée aux dernières limites de la paroisse que sous le toit élégant qui lui rappelait la demeure paternelle de Roscoff ; c'est que partout il voyait des âmes à sauver.

Combien de fois, par les rudes froids d'hiver, le R. P. Grenier a porté secours, consolation, courage dans les logis sans feu ni pain !

Les pauvres ont perdu dans le bon Père Grenier, celui qui était leur providence visible. Ils se compteraient par milliers ceux qui ont reçu de lui, soit des aumônes souvent répétées sous forme d'argent, d'habits et de nourriture ; soit sous forme de billet d'autorisation à mendier.

Ces aumônes et ces certificats ne tombaient pas toujours en des mains honnêtes et dignes ; ils passaient parfois à d'autres nécessiteux qui en abusaient ; mais le bon Père Grenier était d'avis que le prêtre ne doit pas s'exposer à contrister les bons pauvres sous prétexte que quelques-uns jouent un rôle d'hypocrite.

Trompé quelquefois, il prenait la résolution de se montrer revêche aux sollicitations ; et alors on pouvait entendre, au parloir, de chaudes discussions entre le curé et les mendiants, mais la victoire restait toujours à la misère ou plutôt à la charité, à la bonté du père au cœur tendre qui ne savait rien refuser.

Les malades autant que les pauvres avaient recours au *saint* Père Grenier.

Il avait continuellement sous ses soins plusieurs douzaines de malades. Elles sont nombreuses les familles dans lesquelles on raconte encore des guérisons obtenues au moyen d'exercices pieux, neuvaines, pèlerinages, pénitences etc, faits en union avec le P. Grenier.

Tel citoyen, bien vigoureux aujourd'hui, nous dit qu'il doit la santé à une prière et un signe de croix que le Père fit sur lui autrefois.

Telle jeune fille obligée de se mettre sous les soins de l'oculiste, va d'abord recevoir une bénédiction du P. Grenier, retourne chez elle et se sentant mieux, trompe l'attente du spécialiste.

Telle mère de famille est rendue joyeuse à ses devoirs d'état, grâce à une relique prêtée par la main bénissante du bon Père.

Et les médailles qu'il a distribuées par milliers, que de prodiges n'ont-elles pas produits !

Les traits merveilleux de guérisons et de conversions obtenues par les prières et les bonnes paroles du P. Grenier se retrouvent aux quatre coins de la paroisse et de la ville.

Sans leur attribuer une authenticité qui est du ressort de l'Eglise, nous y voyons du moins un cachet surnaturel et nous en concluons à la réputation de vertu, de sainteté qu'a laissée le vénéré défunt.

S'il ne guérissait pas toujours les corps — ce qui est l'exception, même pour les plus grands saints—il ne quittait jamais ses nombreux malades sans guérir et sanctifier les âmes—ce qui est le propre de tout vrai ministre de Dieu.

Le P. Grenier était, à l'exemple du Sauveur, *dévoré du zèle de la maison de Dieu* et sans cesse occupé de l'extention des œuvres qui honorent et font aimer la religion.

Sous une apparence de froideur et sous des manières et un langage qui tenaient plutôt de la lenteur, il cachait un cœur sensible, tendre et, à l'occasion, ardent au travail et aux exercices du zèle. C'est d'ailleurs ce que prouvent les progrès matériels et spirituels de la paroisse, qui ont illustré les années où il s'y est consacré.

Il n'était pas homme à tirer vanité de ce qu'il faisait ; sa discrétion à l'endroit de son dévouement et de l'avancement des œuvres paroissiales ne se trahit qu'une fois, et encore était-ce dans la plus grande intimité. Voici à quelle occasion :

Un de ses successeurs allait quitter son poste pour devenir supérieur d'une autre maison. Les paroissiens reconnaissants lui offrirent publiquement leurs hommages, et l'un d'eux, lisant le compliment de circonstance, força la note en attribuant au curé sortant de charge tout ce qui s'était fait de bon dans St-Sauveur.

L'énumération était longue, l'accent tournait à l'enthousiasme, l'encens montait tourbillonnant, l'éclipse se faisait totale sur la tête des anciens.

Le modeste P. Grenier ne pouvait pas ne pas sentir un peu l'exagération d'une louange qui laissait dans l'ombre le Père Durocher et tant d'autres qui avaient dépensé leur vie à semer ce qui avait produit la moisson jaunissante que d'autres venaient récolter.

Avec un léger sourire, il se penche vers un voisin : « Heureusement, dit-il, que les fondations de l'église étaient déjà faites quand il arriva ! »

C'est durant son administration et par ses soins que fut décorée l'église de St-Sauveur telle que nous la voyons aujourd'hui, [1] que le clocher fut

---

(1) Voir en appendice, *les peintures de l'église de Saint-Sauveur.*

terminé, que le chemin de croix fut érigé au cimetière et de nouveau, en bas-reliefs, à l'église.

Les sociétés religieuses, nationales et bienfaisantes reçurent ses chaleureux encouragements ; les œuvres de l'enfance et de la jeunesse lui doivent un essor dont les effets se perpétuent et continueront à faire le bien du peuple et la gloire du curé disparu.

CHAPITRE V

Qualités naturelles—Heureux tempérament

Le P. Grenier n'était pas ce que le monde appelle un esprit brillant. Il avait pourtant un talent plus qu'ordinaire, cultivé par des études sérieuses et continuelles.

Mais l'ambition, le désir de paraître et de produire de l'éclat, n'ont jamais effleuré son âme.

On ne trouvait en lui ni les qualités ni les vertus bien remarquables, encore moins les défauts saillants.

Il était d'un tempérament et d'un caractère qui rendent le bonheur facile en soi et autour de soi. La nature, ou plus exactement, le Créateur lui avait fait un cœur doux et bon, pacifique et indulgent ; et ces qualités s'étaient considérablement accrues sous l'action de la grâce et par une longue expérience.

Une figure lymphatique, des traits réguliers, un regard doux et quelque peu mélancolique, où se reflétait la joie d'une âme maîtresse d'elle-même ; une sérénité que rien n'altérait, des manières distinguées sans raideur, une certaine lenteur et gravité dans le ton et la démarche, tout, en un mot, donnait au P. Grenier ce qu'on a nommé le *genre sacerdotal et religieux*.

Tout en lui, inspirait la confiance et rendait son abord facile à tous, même à ceux qui ne s'estimaient pas dignes d'un regard. Les pauvres, les malheureux, les enfants l'approchaient comme un père et un ami.

Il se tenait au courant de toutes les questions politiques, sociales et religieuses. Ainsi sa conversation était-elle recherchée par des personnages de la meilleure société. C'est qu'il traduisait dans son langage et dans ses manières ces sages conseils trouvés dans un de ses livres :

« Le prêtre ne doit point quitter la maison où il est entré, sans l'avoir comme embaumée de quelques bonnes paroles ».

« Un homme bien élevé n'occupe pas les autres de lui-même ; il ne se fait le centre de rien. »

« Le grand art de la conversation c'est d'être plus occupé à faire ressortir la variété des connaissances des autres qu'à faire paraître les siennes. »

Content de lui-même parce qu'il se savait toujours en l'amitié de Dieu, il était également content

de tous ceux qui l'entouraient. Jamais il ne fit de peine à personne, et l'on chercherait en vain quelqu'un qui ait osé lui créer le moindre désagrément. On comprenait d'ailleurs que c'eût été perdre son temps et sa peine.

Quelle que fût sa position ou sa charge, le P. Grenier était à son devoir, s'occupait de son emploi et le moins possible de celui des autres.

Etant supérieur, soit à Ottawa soit à Saint-Sauveur, lorsqu'il avait confié une charge ou une mission à l'un de ses sujets, il le laissait complètement à sa propre initiative, se contentant d'une vigilance éloignée et discrète, encourageant les efforts du zèle et donnant avec bienveillance les conseils demandés.

S'apercevait-il qu'on abusait de sa confiance, en se lançant dans des entreprises où se manifestait un zèle plus ardent qu'éclairé ; il attendait l'occasion favorable pour donner un sage avis, toujours avec douceur et en amenant habilement son subordonné à penser comme lui.

Sous une apparence de bonhomie et de simplicité qui faisait parfois sourire, le P. Grenier cachait une prudence qui ne manquait pas de finesse et d'une certaine diplomatie.

Un de ses sujets s'aventura, un jour, jusqu'à vouloir malmener un journaliste de talent qui écrivait des articles fort indiscrets sur une affaire épineuse. Un numéro du journal fut renvoyé au

bureau de la rédaction, avec des notes anonymes saturées de poivre et de sel.

L'auteur des notes fut soupçonné et reçut le lendemain une réplique pleine de menaces avec prière de se rétracter sans délai.

Pour se tirer du mauvais pas, il ne crut trouver rien de mieux que d'aller confier son embarras au Supérieur. Celui-ci, après avoir reproché à son sujet son imprudence, prit sa plume et rédigea une réponse où la finesse le disputait à la fierté. Le journaliste dut comprendre qu'il fallait autre chose que de l'audace pour avoir le dessus. La tempête fut apaisée et l'affaire fut bientôt ensevelie.

Dieu est aussi doux et patient qu'il est fort. Il n'y a que les forts qui soient doux. Tout emportement est une marque de faiblesse.

Ce qui donnait une force plus qu'ordinaire au P. Grenier dans les circonstances difficiles, c'était sa douceur, sa patience unies à sa confiance sans bornes en la Providence.

Pas plus que son divin modèle, on ne le vit jamais irrité.

Si une discussion s'élevait et faisait monter le diapason des interlocuteurs, lui, gardait son ton et tout son extérieur toujours calmes et dignes, comme il convient à la vérité et à la vertu.

Un événement grave venait-il jeter la terreur dans les cœurs et bouleverser les esprits, le P.

Grenier ne se laissait persuader que devant l'évidence, émouvoir que devant le danger imminent.

Durant la nuit du 8 juin 1881, une conflagration éclate à quelques pas de St-Sauveur, sur la côte du faubourg St-Jean. En une minute tout Québec est sur pied. Les Oblats veulent voler au secours des incendiés et quelques-uns frappent à la porte du Supérieur pour lui demander la permission de sortir. Il dormait paisiblement. « Père Supérieur, tout le Faubourg est en feu ! »—Oui ! C'est bien triste, mais il faut bien laisser brûler. » Et il se rendort, pensant bien qu'on reviendrait l'éveiller de nouveau si le feu descendait jusqu'à la maison.

Ce flegme dont il faisait preuve en diverses occurences venait sans doute de son tempérament, mais aussi et surtout de l'habitude qu'il s'était faite de voir en toute chose, la main de Dieu ou la Providence qui gouverne tout pour le bonheur des humains.

On aurait tort de conclure de là que son cœur était insensible au malheur du prochain.

Sans revenir sur son esprit de charité pour les pauvres et les affligés, il convient de rappeler ici que, trois jours après l'incendie qui l'avait trouvé si calme, il remettait au comité de secours la somme de cinq cents piastres recueillie par ses soins dans la paroisse.

CHAPITRE VI

Une scène héroique

Avec un zèle plus ardent encore, le P. Grenier se fit l'apôtre de la charité à l'occasion de l'incendie des 15 et 16 mai 1889, alors que près de mille familles de Saint-Sauveur furent jetées sur la rue, presque toutes ruinées, sans autre ressource que la confiance en Dieu et dans la charité publique.

Le cœur du pasteur sut répondre à tous les besoins soit par lui-même, soit par le comité de secours qu'il organisa.

Il parvint à garder auprès de lui presque tous ses paroissiens, stimula leur courage, leur travail de reconstruction, leur esprit d'ordre et d'économie ; et en moins de deux ans, tout le quartier incendié reparut avec des édifices et des rues, dignes d'une population honnête, intelligente et laborieuse.

Le lecteur nous saura gré de reproduire ici la narration de cette catastrophe consignée dans les notes intimes du P. Grenier. Le dévouement, l'activité, la tendresse du père, la piété du prêtre, le patriotisme du citoyen s'y révèlent avec une modestie touchante. On y retrouvera des noms propres, des détails petits et grands qui allaient passer au royaume de l'oubli et qui demandent à revivre avec le souvenir et par la plume du vénéré défunt.

Bien qu'écrites sans prétention à la publicité, toutes d'un trait, ces pages n'en sont pas moins d'une lecture aussi agréable qu'émouvante.

Les voici :

Incendie d'un tiers de la paroisse, mercredi, 15 et 16 mai 1889.

A onze heures du soir, la cloche d'alarme nous éveille et un branle-bas général au dehors et dans la maison nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une alarme ordinaire.

Le feu faisait rage à cent cinquante pieds de notre presbytère, sur le côté gauche de la rue St-Valier, no 110, et avait déjà traversé, en un clin d'œil, pour ainsi dire, cette rue qui est pourtant la plus large de Saint-Sauveur.

Les flammes s'élançaient, en plusieurs endroits, jusque sur la rue Chenest [1], poussées par une assez

---

(1) *Aujourd'hui Chénier.*

forte brise du nord-est, et de maison en maison, se rapprochaient de la rue Massue.[1]

Alors, un des conseillers municipaux nous fit savoir qu'il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions sauver ce qu'il y avait de précieux à l'église et dans la maison.

En voyant la direction que prenait l'incendie, nous y avions déjà songé, et fait transporter le Très Saint-Sacrement et les vases sacrés de notre église et des chapelles des Sœurs et des Frères, à Notre-Dame de Lourdes.

De plus, nous avions entassé dans notre voûte de sûreté, nos plus riches ornements et nos papiers les plus précieux.

Quand chacun eut mis en sûreté les choses qui pouvaient lui être d'un besoin plus pressant, nous fîmes descendre le R. P. Pelletier qui pouvait à peine se tenir debout. Une voiture de M. Lépine, le transporta vers l'Hôpital-Général.

Ce monsieur eut l'obligeance de nous offrir ses voitures pour transporter aussi, où bon nous semblerait, les objets que nous voudrions arracher à l'élément destructeur.

Une autre personne du faubourg St-Jean, dont je regrette beaucoup d'avoir oublié le nom, avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition, ses voitures, si nous en avions besoin. Dieu qui n'a

---

(1) *Rue où se trouve le presbytère.*

pas le même défaut de mémoire, saura bien un jour, lui en tenir compte, ainsi qu'aux autres qui nous ont aidés, et les récompenser tout comme le mérite leur charité.

Pour revenir à notre malade, ce fut en vain qu'il alla frapper à la porte de l'Hôpital. Un employé sans autorité avait cru bien faire en lui disant qu'on n'admettait personne à cette heure indue. Le brave homme était sans doute encore à moitié endormi !

Quoiqu'il en soit, force fut au Père malade d'aller demander l'hospitalité à M. Kirouac, notre maire, ou plutôt à son excellente épouse, car lui était déjà sur le théâtre de l'incendie. Madame Kirouac fut heureuse de recevoir et de soigner notre malade.

Pendant ce temps le vent changea de direction et souffla de l'est. Les flammes s'élancèrent avec violence vers l'ouest, consumant tout sur leur passage, presqu'en ligne droite jusqu'à la rue St-Pierre, (1) mais en épargnant les bâtisses de bois appartenant aux familles de la rue Massue. L'église était épargnée grâce à Dieu ! Arrivées à la rue St-Pierre, les flammes gagnèrent la rue Massue et consumèrent toutes les maisons en face du couvent.

Elles tentèrent de franchir la rue, mais le bon ange de la communauté sans doute, les éloigna ;

---

(1) *Aujourd'hui Duquesne*

car il fut quitte pour quelques dommages aux portes et aux châssis. Pendant que j'étais là, aidant comme je pouvais au déménagement, un messager vint de l'Hôpital-Général, offrir des voitures au nom des Religieuses.

Je me fais un devoir de mentionner ici que la révérende Mère Supérieure m'écrivit quelques jours plus tard, pour m'offrir, ainsi qu'au malade, ses excuses fort bien exprimées. Aucune des religieuses n'avait eu connaissance de ce qui s'était passé; les gardiens de nuit étaient déjà au feu : seule une domestique sans responsabilité était cause de la regrettable aventure.

J'ai oublié de dire que dès le début de l'incendie, la ville nous avait envoyé ses pompiers. Malheureusement, deux autres incendies se déclarèrent sur des points différents de Québec; de sorte que ces braves pompiers durent voler au secours des dernières victimes.

Quand ils revinrent, le feu avait fait bien des progrès.

Il était descendu sur le Terrain Bédard, y consumant un grand nombre de maisons jusqu'aux rues Falardeau et St-Michel.[1]

De plus, il étendait ses ravages jusqu'autour du marché St-Pierre.

Ayant échoué devant le couvent, l'incendie s'élança avec une nouvelle impétuosité dans la

(1) *Aujourd'hui Carillon.*

direction de l'ouest, en étendant à la fois ses ravages, sur les rues Massue, Sainte-Monique[1], Sainte-Thérèse, Sainte-Anne,[2] St-Ignace, St-Bonaventure, St-Bernard ; et par le côté sud de la rue St-Valier, il gagna jusqu'à la barrière qu'il réduisit en cendre.

Toutes les maisons, à quelques exceptions près, furent brûlées depuis le couvent jusqu'au terrain non concédé des Dames Ursulines.

Voyant que le couvent était hors de danger, je me dirigeai en toute hâte, vers l'école des Frères où j'arrivai assez à temps pour arrêter le départ de cinq grandes charges de meubles et autres objets qu'on transportait à Saint-Roch. J'avais la confiance que l'établissement serait épargné.

Le feu était à la maison de M. Nazaire Lachance (encoignure Bayard et Massue).

Cette maison, faisant face à l'école et, presque aussi haute qu'elle, menaçait de lui communiquer les flammes. D'autres constructions en face et à côté flambaient aussi et la chaleur était très intense.

J'espérais quand même que Dieu sauverait notre école qui fait tant de bien dans notre faubourg. Les flammes, à pleine fenêtres, s'élançaient vers l'édifice ; il n'y avait pour la protéger que de de faibles filets d'eau.

---

(1) *Aujourd'hui Montcalm.*

(2) Aujourd'hui Dollard, nom du jeune héros qui s'illustra par sa courageuse défense contre les Iroquois (1660).

Tout espoir allait s'évanouir, lorsque tout à coup, une forte brise accourut du sud-ouest et fit rentrer dans la maison Lachance les torrents de flammes qui s'en élançaient, quelques instants auparavant. Les corniches jaunies, les vitres brisées, la peinture soulevée et décolorée, attestèrent l'imminence du danger et la protection spéciale de Dieu.

Afin de se venger, pour ainsi dire, de ce qu'on lui avait arraché cette proie, le feu traversa la rue Sainte-Gertrude (prolongement de la rue Massue) près St-Germain, et menaça d'étendre ses ravages dans la partie sud de notre malheureuse paroisse. On lui coupa les vivres en faisant sauter une maison qu'il s'apprêtait à dévorer.

On ne fut pas aussi heureux en essayant de faire sauter la maison du capitaine Bernier, sur la rue St-Sauveur.

La mèche allumée promptement ne parvenait pas, après quelques minutes, à communiquer le feu à la poudre. Le capitaine Montizambert, qui commandait un petit peloton de soldats venus à notre secours, demanda deux hommes de bonne volonté pour aller voir à la cause de ce retard. Aussitôt, le major Short, jeune et brillant officier, récemment marié et qui venait d'hériter d'une fortune considérable, se présente et appelle le sergent Wallick : *Come with me !* Tous deux se précipitent dans la maison et trouvent la mèche éteinte.

Ils se préparent à la rallumer, quand tout à coup, un des châssis cède à la violence du vent et de la chaleur et s'ouvre, donnant entrée à des flammèches qui tombent sur un baril de poudre. Une explosion épouvantable retentit et les deux soldats tombent victimes de leur dévouement. (1)

On ne put retrouver que peu de restes du major; quant au sergent, il vivait encore; mais quel spectacle horrible! De la tête aux pieds, il était littéralement mutilé, broyé.

On le transporta à la maison du Conseil où je me rendis aussitôt. Hélas ! il était méthodiste : je ne pus que lui adresser quelques paroles et l'exciter à mettre sa confiance en Notre-Seigneur et à offrir ses souffrances en expiation de ses péchés. Il parut goûter mes exhortations. Puisse Dieu lui avoir fait miséricorde!

Un quart d'heure après, on le déposa doucement sur un brancard et on le transporta, à bras, à l'Hôpital de la Marine, où il expira dans la soirée.

Que Dieu ait pitié de ces braves qui ont donné leur vie pour leurs concitoyens. (2)

Hélas ! ce dévouement n'empêcha pas le feu de traverser la rue et de tout consumer jusqu'à

---

(1) D'autres disent : de leur *imprudence*.

(2) Un comité de citoyens leur a érigé le monument qui se voit sur la Grande Allée, en face de la salle d'exercices. Cet acte, ainsi que l'endroit choisi, a été diversement apprécié. (A. V.)

l'enclos. Les flammes ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus d'habitations à consumer.

Les flammèches, poussées par un vent violent du nord-est, semèrent l'incendie un peu partout jusqu'au cimetière, ce qui fit éprouver de nouvelles pertes à un grand nombre de familles qui avaient réussi à s'éloigner du brasier avec leurs effets et qui les voyaient consumer dans ce vaste enclos.

A dix heures et demie, j'étais de retour à la sacristie pour célébrer la sainte messe. (C'est nous qui soulignons).

Je n'essayerai pas de traduire mes émotions en montant à l'autel. Les deux sentiments qui dominaient dans mon âme étaient la reconnaissance pour la préservation de notre chère église et la compassion pour tant de paroissiens en pleurs.

Après la messe, M. le vicaire-général Thomas Hamel, vice-recteur de l'Université et M. l'abbé Bélanger, curé de St-Roch, vinrent me serrer la main et me présenter leurs condoléances.

Ce dernier nous offrit l'hospitalité, ou du moins sa table, pensant que le bouleversement nous empêcherait de préparer nos repas pour ce jour. Je le remerciai bien affectueusement, plus encore par mes larmes que par mes paroles.

Mgr le vicaire-général Légaré vint également nous offrir ses sympathies et voulut aller sur le théâtre de nos malheurs pour montrer combien il en était touché.

Les derniers calculs donnent le chiffre de 498 maisons incendiées et environ 900 familles sans abri. Une centaine seulement portaient quelques assurances.

Vers neuf heures du matin l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de Québec, était venu nous présenter ses condoléances et mettre à ma disposition la *bourse du gouvernement*. Il me donna toute liberté d'y puiser.

Lui-même, chemin faisant, s'était arrêté à St-Roch au magasin de MM. Toussaint et Provost et avait donné des commandes, comme aurait fait un excellent père de famille, avec une libéralité qui fait honneur à son bon cœur.

« Tout va vous arriver dans un instant, dit-il, et comme il est impossible que vous puissiez suffire à la distribution, je vais vous envoyer des employés des bureaux du gouvernement pour vous aider. Si vous avez besoin d'autres hommes et de nouvelles provisions, vous n'avez qu'à dire un mot.

« Encore une fois, ajouta-t-il, je ratifie d'avance tout ce que vous ferez pour vos paroissiens. Vous voudrez bien former tout de suite un comité central de secours et voir à loger tous ces pauvres malheureux qui sont exposés à toutes les intempéries. Je vais télégraphier moi-même à Sir Adolphe Caron ministre de la milice à Ottawa, pour qu'il mette à votre disposition l'ancien palais de justice, la

salle des exercices militaires et des tentes en grand nombre. » Et il me quitta en me serrant la main.

Toutes les provisions arrivèrent à point.

Je parcourus les divers enclos où s'étaient refugiés les incendiés : ils étaient en grand nombre sur les propriétés de l'Hôpital-Général, de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur et des Ursulines.

Je leur annonçai une distribution de vivres pour trois heures, au presbytère, et leur indiquai les endroits où ces malheureux pourraient trouver un gîte pour la nuit.

Aprês cette tournée qui releva le courage et sècha bien des pleurs chez ces centaines d'affligés, je reviens au presbytère où bientôt arrivèrent les employés du Gouvernement et les commis de M. Provost, et alors commença la distribution en ma présence.

Sur les cinq heures, je fis une nouvelle tournée et je trouvai encore des incendiés qui n'avaient pas eu connaissance de la visite du matin et qui se préparaient à passer la nuit en plein air. Nous en aidâmes plusieurs à déménager et nous eûmes la consolation de les voir tous à l'abri dès la première nuit. Ce fut heureux, car le froid les eût fait souffrir.

La distribution des vivres continua encore plusieurs jours.

Je ne dois pas oublier que tous les Pères de la communauté se sont dévoués et fatigués beaucoup pour consoler et secourir les affligés.

Les premiers embarras passés, et le travail commençant à se généraliser, nous offrîmes nos remerciements à l'honorable Premier Ministre et à ses collègues.

Tel est le récit bien imparfait de ce triste événement. Je n'ai pu le commencer que plus d'un mois après les grandes fatigues qu'il m'a causées.

J'espère le compléter au fur et à mesure que des faits dignes de mention se présenteront à ma mémoire. »

Le R. P. Grenier continua en effet son récit, notant les détails de la formation du comité de secours, la somme des souscriptions venues des gouvernements, des villes et des sociétés, les lettres de sympathies reçues de nombreux personnages, la distribution des secours en argent, et quelques-unes des difficultés inhérentes à toute œuvre de charité publique.

C'est à cette époque que Saint-Sauveur fut annexé à la ville, (automne de 1889). Le P. Grenier fut l'un des plus ardents défenseurs de cette cause qui rencontra des contradicteurs et des obstacles nombreux.

Il doit avoir sa large part dans la gratitude de la génération actuelle qui jouit des avantages jusqu'alors inconnus : la lumière, l'eau, la police,

le corps des pompiers, les routes modernes... *et les taxes municipales.*

Les pages qui précèdent paraîtront peut-être longues à certains lecteurs. Nous ne croyons pas pourtant devoir les excuser.

Elles nous montrent le *héros* cette notice sous son vrai jour.

Héros, il l'a été durant tout le mois qu'a duré cette catastrophe avec ses suites inévitables.

Et comme on n'est pas héros tout d'un coup, comme il faut à l'héroïsme une longue préparation, la répétition des actes de courage et la trempe énergique de la volonté, nous pouvons conclure de ces pages émouvantes que le P. Grenier à passé sa vie dans l'exercice des œuvres grandes et petites qui demandaient un continuel renoncement, un courage sans cesse renouvelé au contact des œuvres de zèle apostolique.

Où puisait-il cette énergie, cette force, cet héroïsme ? Une phrase écrite sans prétention et encadrée dans la narration ci-dessus, nous le dit : *« A dix heures et demie j'étais de retour à la sacristie pour célébrer la sainte messe. »*

Le P. Grenier était sur pied depuis onze heures et demie du soir, dirigeant la manœuvre de sauvetage, de déménagement, consolant les malheureux, assistant un mourant, pourvoyant aux secours et aux besoins les plus urgents.

A dix heures et demie, lui qui a soixante-trois ans, qui est épuisé par le travail et les émotions, se retire un instant du combat, revient à l'église, et, pour refaire ses forces et son énergie, *il monte à l'autel du Seigneur* et offre le divin sacrifice.

L'aliment qu'il lui faut, c'est le Pain des anges, c'est la Victime du salut.

Voilà le secret de sa force, de son courage, de ses succès dans les œuvres apostoliques ; voilà le secret des fruits de sanctification qu'il a moissonnés durant sa longue vie.

CHAPIRRE VII

Piété — Messe — Bréviaire — Ecriture sainte — Prédication—Dévotion a la Sainte Vierge— Fils dévoué a sa Congrégation

Le besoin qu'avait le P. Grenier de s'approcher de Dieu au matin du 16 mai 1889, il l'a toujours éprouvé et toujours il a pris ses mesures pour le satisfaire, quelles que fussent ses occupations.

Fidèle à la sainte messe, il la célébrait avec ferveur, gravité, édification, suivant les règles établies par l'Eglise.

Il n'omettait rien et ne donnait rien au caprice et à l'opinion personnelle, dans une fonction où tout est déterminé par la loi ecclésiastique. Il traitait Dieu en Dieu. Le sans-gêne avec le Créateur lui faisait horreur.

Aussi faut-il dire que le Dieu des tabernacles, qui avait sacrifié son enfance et sa jeunesse, se plaisait à réjouir et fortifier sa vieillesse. C'était

le fruit de la piété et de l'esprit de religion qui toujours l'accompagnèrent au saint Autel.

***

Il trouvait une autre source de grâce dans le saint Office, cet abrégé de tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'Ecriture et dans la tradition.

Il le récitait attentivement et dévotement, Il ne le faisait céder à nulle autre fonction, selon cette maxime qu'il aimait à rappeler :

Nil tam officium quam Officium. Nul office n'égale l'Office.

Sa joie était de le réciter en commun, ainsi qu'il convient à la prière publique et officielle de l'Eglise, et selon la Règle des Oblats.

Même les jours de congé, il se résignait difficilement à commencer seul son bréviaire. On le voyait alors chercher un confrère inoccupé et lui demander de l'accompagner à la chapelle pour psalmodier les louanges de Dieu à la façon des anges : *Socia exultatione concelebrant. Una voce dicentes.*

***

La chapelle ! c'était son centre, le lieu de son repos, son rendez-vous habituel ; c'était là, dans de longs entretiens avec Jésus, qu'il puisait lumière, force, zèle dans ses travaux. Lorsque l'âge et les

infirmités ne lui permettaient plus les œuvres extérieures comme autrefois, il y demeurait de longues heures, faisant ainsi comme un apprentissage de l'éternelle adoration.

***

Il mettait une certaine lenteur dans ses exercices de piété. Il n'avait en cela rien des allures américaines ou *américanistes*. « Le *but* des exercices, disait-il, n'est pas d'arriver au *bout* ; mais d'honorer Dieu. »

Il prolongeait encore sa pieuse station après les avoir terminés, estimant qu'on ne perd pas son temps à parler à Dieu. « Perd-il son temps le moissonneur qui cherche l'ombrage pour aiguiser sa faux, et le pêcheur qui répare ses filets, et le soldat qui fourbit ses armes ? »...

***

A l'égal de l'Eucharistie et du saint Office, le P. Grenier aimait la sainte Ecriture, autre forme du Verbe de Dieu. Il l'étudiait sérieusement ainsi qu'on peut s'en convaincre par cette note de la 9e édition de la « Sainte Bible » par M. l'abbé Glaire : « Lorsque notre version du Nouveau Testament a paru pour la première fois, le R. P. Grenier, missionnaire oblat, à Québec, dans le Bas-Canada, a bien voulu nous proposer quelques améliorations

que nous avons mises à profit avec reconnaissance, » et l'auteur mentionne deux améliorations importantes insérées dans cette édition « d'après les conseils du savant missionnaire. » (Tome I, p. XV).

A son bureau, à la chapelle et au confessionnal, tous les matins, et dans la soirée en attendant des pénitents, le P. Grenier lisait et relisait le Livre par excellence. Il en nourrissait son esprit et son cœur, y trouvait des arguments, des exemples, des considérations pour ses instructions en chaire et dans la direction des âmes.

Il pensait, à bon droit, que les prêtres et les fidèles doivent s'instruire à cette source de toute connaissance ; c'est pourquoi il fit prêcher durant deux années sur les principaux faits et personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et il avait réglé qu'on prêcherait l'Evangile tous les dimanches à l'Archiconfrérie.

C'est aussi cette dévotion pour la Sainte-Ecriture qui lui inspira l'idée de faire inscrire un grand nombre de textes sacrés au pied des tableaux, sur les murs, au-dessus des portes, dans les corridors et dans la tour de l'église. Les fidèles pouvaient ainsi lire partout, la parole du Maître et y faire de pieuses et salutaires réflexions.

Les peintures qui ont remplacé quelques-uns de ces textes ont-elles un langage?....

*
* *

Le zèle, enflammé au saint autel, éclairé et réchauffé sans cesse par le saint Office, entretenu encore et nourri par la Sainte-Ecriture, ce zèle, disons-nous, se donne libre cours dans le ministère de la prédication.

Chez le P. Grenier, on trouvait la parole de Dieu alimentée à ces trois sources abondantes; il faut aussi leur adjoindre la méditation, car c'était à la chapelle qu'il se préparait immédiatement à parler de Dieu aux âmes.

Il écrivait peu, réfléchissait beaucoup, connaissait bien ses paroissiens, leurs défauts, leurs qualités, leurs besoins ; n'ignorait pas certains désordres et quelques vices à combattre; il avait conscience de sa responsabilité et des devoirs de sa charge; il savait qu'il ne pourrait se sauver qu'en sauvant les âmes, ou du moins en faisant tout ce qui lui était possible pour les sanctifier.

C'était l'âme remplie de ces idées et de ces sentiments qu'il montait en chaire.

Il arrivait que la confusion et la diffusion y montaient avec lui et lui laissaient à peine le temps et la liberté de mettre de l'ordre dans son prône.

Et il n'y a pas que le prône dans une grande paroisse : les avis, les annonces, les publications de mariages, de décès, etc, pleuvent de toutes parts.

On comprend dès lors que la lenteur flegmatique du P. Grenier était souvent mise à l'épreuve,

de même que la patience des paroissiens et du prédicateur qui devait paraître après lui.

Nous nous souvenons qu'un dimanche du Saint-Rosaire, après trente-cinq minutes d'annonces et de prône, l'orateur du jour pensa consciencieusement qu'il n'y aurait pas de sermon ; il s'enfuit et se laissa appeler comme le jeune Samuel ; mais ne répondit pas aussi promptement que lui. Il s'ensuivit un court désordre ; mais tout fut mis au compte d'une *indisposition*, et le sermon fut remis au dimanche suivant.

Nous venons de signaler un défaut du P. Grenier.

Nous sommes maintenant à l'aise pour dire du bien de sa manière de prêcher ; car il ne faisait pas que des prônes.

Ses prônes eux-mêmes étaient toujours fournis d'excellentes choses : piété, pratique, actualité, énergie, chaleur pour flétrir le vice et tout particulièrement l'intempérance. Qui ne se souvient de ses apostrophes cinglantes tombant sur la tête des *ivrognes* ? Il voyait tant de misères causées par le vice dégradant ! Il entendait tant de plaintes des pauvres épouses et mères de familles !

Il revenait très souvent sur ce sujet et, de plus, il faisait donner chaque mois une instruction sur la tempérance. On peut dire qu'il a été un apôtre zélé de la tempérance.

Il donnait à son tour, l'instruction ou le sermon à la grand'messe. C'était généralement bien préparé, instructif et intéressant. Clarté, doctrine, style correct, piété, conviction et même parfois, une chaude éloquence qui gagnait l'admiration et la persuasion de l'auditoire. C'est que le P. Grenier était vraiment animé de l'esprit de foi, de zèle et de l'amour des âmes. Comme saint François, *il voulait les conduire toutes au ciel.*

*
* *

Véritable oblat de Marie Immaculée, le P. Grenier aimait ardemment la sainte Vierge et sa Congrégation. Il était d'avis qu'on ne prêche pas assez la dévotion à Marie et *les dévotions* qui la font connaître, aimer et servir. C'était son sujet favori en chaire, au confessionnal et auprès des malades.

Son cœur jubilait quand arrivaient les époques de la dévotion à Marie : le mois de mai, le mois du saint Rosaire, la neuvaine de l'Immaculée Conception qui se faisait avec entrain et ferveur à l'église et à la chapelle.

Au risque d'enfreindre les règles de l'art chrétien, il fit terminer la tour de l'église de façon à recevoir une statue de l'Immaculée Conception.

Il rencontra de l'opposition, soutint quand même son projet et ne céda que devant un ordre

supérieur exigeant que la croix surmontât le clocher. Celui-ci reste toutefois avec une forme et des proportions qui rappellent à la génération présente le désir qu'avait le vieux Breton de glorifier la Mère d'amour en portant son image jusqu'aux nues.

***

Le P. Grenier aimait la Congrégation religieuse qui l'avait reçu dans son sein, alors que jeune ecclésiastique, il cherchait la voie dans laquelle il pourrait plus sûrement se sanctifier, glorifier Dieu et sauver beaucoup d'âmes.

Depuis son enrôlement sous la bannière de Marie Immaculée, son amour pour sa Société s'était accru de jour en jour.

Il aimait l'esprit, la Règle, les œuvres des Oblats ; il aimait ses frères qu'il traitait toujours avec respect et bonté ; il aimait surtout le vénéré Fondateur et les premiers Pères qu'il avait connus et dont il parlait avec admiration.

Il voulait pour sa Congrégation l'honneur, l'estime et la réputation de sainteté.

Humilié, en quelque sorte, de constater qu'aucun Oblat n'avait encore les honneurs de la canonisation [1], il se donna une peine infinie pour hâter

(1) Notons que la Congrégation des Oblats n'a pas encore cent ans d'existence, ce qui explique suffisamment l'absence de canonisation.

l'introduction de la cause du saint Père Dominique Albini. Il prépara une gentille plaquette contenant un abrégé de sa vie et de ses miracles, fit photographier des milliers de portraits et les répandit à profusion dans toute la ville. Son travail eut un grand succès qui persévère encore dans la paroisse et bien au delà. [1]

Au mois de mai dernier, le R. P. Gladu, O. M. I. rédacteur de l'*Ami du Foyer*, de Saint-Boniface, nous demandait de lui « envoyer un certain nombre de brochures *Vie du P. Albini.* » « Je les donnerais en primes, aux abonnés, ça nous aiderait à répandre notre journal, et, en même temps, ce serait continuer la pieuse entreprise de notre bon P. Grenier ; et peut-être contribuer à la béatification du saint Père Albini que nous désirons tous. »

Il eut la consolation de constater plusieurs faveurs signalées obtenues par l'intercession du saint Oblat [2], et si la cause est aujourd'hui en bonne voie, la Congrégation le doit en majeure partie au zèle pieux du bon P. Grenier.

Il ne pouvait supporter sans indignation ce qui tendait à déprécier sa famille religieuse aux yeux du public.

---

(1) En moins de deux ans, on a distribué 25,177 portraits, (note du R. P. Grenier).

(2) La brochure raconte vingt et une guérisons, à Québec seulement, dont plusieurs sont attestées par des médecins ; et les témoignages de faveurs obtenues arrivent encore.

En voici un exemple : Un prétendu historien publia en 1889, à Lévis, une brochure intitulée « Voyage au pays de Tadousac ». L'auteur reproduisait, sans vergogne, des calomnies outrageantes pour les Oblats qui avaient évangélisé le Saguenay. Aussitôt, le P. Grenier, comme s'il eût été personnellement blessé, se hâta d'écrire au publiciste pour lui mettre sous les yeux la réfutation de ses mensonges et lui demander « ce qu'il comptait faire pour réparer l'outrage infligé à sa mère la Congrégation. » L'auteur offrit des excuses et promit de se corriger dans une 2e édition.

Il manifestait le même amour en s'occupant activement de développer dans la jeunesse des germes de vocation religieuse. Si le succès final ne répondit pas toujours à ses efforts, il n'en a pas moins de mérite devant Dieu.

CHAPITRE VIII

Pauvreté—Esprit de foi

Le prêtre, le missionnaire qui comprend son caractère, qui a conscience de continuer ici-bas la mission du divin Sauveur, ne connait pas l'opulence, ou s'il la connait, il la dédaigne et la méprise *ut stercora*. Le mot est de S. Paul. Il ne sait pas s'environner de lustre et de ces futilités qui peuvent attirer les regards du monde, mais qui n'avancent en rien le règne de Jésus-Christ.

A l'exemple de l'Ami des Pauvres, le P. Grenier aimait et pratiquait la pauvreté.

Ses vêtements, sa nourriture, son ameublement, sa façon de voyager, tout était d'un pauvre, tout prêchait le détachement.

Le voyant partir pour Montréal avec son vieux sac légendaire et ses habits autrefois neufs, quelqu'un lui dit par badinage : « Savez-vous, mon Père,

pour qui on va vous prendre ? » – « Pour un pauvre, j'espère. »

Voilà ce qu'il pensait de la pauvreté et de l'opinion du monde.

Tous les jours, à l'Office il répétait ces paroles du Psalmiste : *Inclinez mon cœur vers vos préceptes et non vers l'amour des richesses. Détournez mes yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité ; faites-moi vivre dans votre voie.* (Ps. 118—26 et 27)

Et cette prière, il la réduisait en pratique, ainsi que l'exige la règle de tout religieux.

***

La piété, les pratiques de dévotion, les vertus sacerdotales et religieuses recevaient leur mot d'ordre et leur élan, de l'esprit de foi qui dirigeait en tout le vénéré Père. Il vivait d'une vie surnaturelle, au-dessus du terre-à-terre où se trainent tant d'âmes dont la foi semble éteinte ou qui paraissent n'en avoir que dans les grandes occasions.

Chrétien, prêtre et religieux, il estimait que tous les instants de sa vie, comme toutes ses pensées et toutes ses démarches n'étaient pas de trop pour honorer un Dieu qui ne cesse jamais de nous aimer et de nous faire du bien.

Tout lui était une occasion d'alimenter et de fortifier sa vie de foi : l'étude, la méditation, les

événements, les épreuves, les petites dévotions que le monde traite de minuties, mais que l'homme de foi prise hautement, parce qu'elles tournent à la gloire de Dieu et nourrissent la piété.

Il était tout l'opposé de ces hommes qui négligent les petits moyens d'entretenir l'esprit de foi et les vertus modestes, la piété simple et sans éclat ; qui s'excusent de ne pas les cultiver, parcequ'ils les auront, pensent-ils, quand ils voudront : c'est si peu de chose !... En attendant, on s'en passe, la vie s'écoule, le trésor spirituel reste vide... Voilà une pauvreté condamnée par l'Evangile.

La vie de l'âme juste, du saint prêtre surtout, c'est la foi, dit S. Paul.

Le P. Grenier vivait de la foi qui fait les saints et il avait les vertus qui en sont la floraison et qui la protègent contre les courants malsains.

Voulait-il redresser un défaut, fortifier une vertu, accentuer sa dévotion ou la diriger plus spécialement vers tel objet de la piété chrétienne et religieuse ? il ne dédaignait pas de recourir à des moyens, à des signes sensibles qui paraissent insignifiants à ceux qui ont une *piété large et indépendante.*

C'est ainsi que, pour aider sa mémoire et réveiller son attention, il garnissait ses livres de prière et de lecture de petits morceaux de papier et d'images contenant des résolutions pratiques,

des sujets d'examen particulier, des oraisons jaculatoires, des méthodes d'actions de grâces, des prières indulgenciées, des intentions de prière pour diverses personnes et pour toutes les faveurs qu'on lui recommandait.

A l'adresse des personnes qui ont cru voir dans notre héros une trop grande crédulité, nous rappelons cette parole de Notre-Seigneur : *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ; et ces réflexions du grand écrivain catholique, Louis Veuillot : « Je crois tout dans la religion ; il m'est aisé de tout croire, et ce que je m'explique, et plus encore peut-être, ce que je ne comprends pas. A l'égard des choses surnaturelles, j'use toujours, pour accepter, de la liberté que l'église me donne, jamais pour rejeter. C'est seulement sur les nouveautés de doctrine que je me sens prudent jusqu'au scrupule et soupçonneux jusqu'à la prévention. »

« Mais, qu'une bonne femme, naïvement, me vienne raconter un miracle nouveau de la médaille miraculeuse, je ne ferai nulle difficulté d'en croire sa reconnaissance et sa piété. » [1]

Voilà bien le bon P. Grenier avec sa foi d'enfant, telle qu'elle nous est apparue durant de longues années.

---

(1) *Rome et Lorette.* Introduction.

Si parfois sa crédulité a prêté le flanc à la malveillance, faut-il pour cela que l'éclat de sa mémoire soit obscurcie et sa réputation de sainteté amoindrie ?

Où trouvera-t-on une vie de trois quarts de siècle qui n'ait à son ciel des taches, des nuages, des obscurités même? En est-elle moins éclatante et moins digne d'admiration aux yeux des anges et des âmes droites et charitables ?....

CHAPITRE IX

Estime publique — Retour triomphal — Jubilé — Triomphe dans la mort — Dernier éloge

Une vie si bien remplie, un dévouement si constant aux œuvres apostoliques et paroissiales ne pouvaient manquer d'attirer au R. P. Grenier l'estime et l'affection publiques.

Le clergé le considérait comme un modèle, comme l'*homme de Dieu*, réalisant dans sa vie les vertus et les qualités que l'apôtre S. Paul veut trouver dans le ministre de Jésus-Christ: *Qu'il soit*, dit-il, *sobre, prudent, grave et doux, chaste, modeste, affable, juste, fortement attaché aux vérités de la foi, capable d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui s'y opposent.*

Beaucoup de prêtres venaient recevoir de lui leur direction spirituelle ; il remplissait cette noble fonction avec dignité et charité.

Il faisait peu de visites dans les familles, si ce n'est à l'époque des fêtes du 1er de l'an, selon l'ancienne coutume. Hors de là, il ne sortait que pour répondre aux exigences du saint ministère.

Mais les fidèles aussi bien que le clergé, ont l'œil exercé pour découvrir le vrai mérite, la vertu qui se cache. Ils voyaient en lui le prêtre fervent, zélé, humble et bon ; le père tendre, dévoué, bienveillant ; l'ami charitable, patient, désintéressé.

Modeste comme il était, animé simplement du désir, de l'ambition de plaire à Dieu et de remplir sa charge le moins mal possible, notre curé n'avait pas même l'idée de l'estime et de l'affection de ses paroissiens à son égard.

Il dut pourtant se rendre à l'évidence lorsqu'à la fin de décembre 1892, il revint dans sa paroisse après une longue maladie et un voyage de cinq mois en Europe. En descendant du bateau, il aperçut des milliers de paroissiens impatients de le revoir et de lui presser la main. Il fut escorté jusqu'à Saint-Sauveur, par cette foule enthousiaste, et la ville fut témoin d'une immense procession marchant en cadence au son de la fanfare Lambillotte et tenait flambeaux et oriflammes comme aux grands jours de triomphe.

Le dimanche suivant, 27 décembre, la société St-Jean-Baptiste réunit encore tous les paroissiens à la salle St-Pierre où M. le Dr M. Fiset, président

de la dite société, offrit au digne curé, les sentiments de joie, d'estime et de reconnaissance de la paroisse. On se demandait ce qu'il fallait le plus admirer, ou l'étonnement et la confusion du vénéré vieillard qui se voyait l'objet de tant de louanges et d'acclamations, ou la joie et l'émotion des fils et des amis retrouvant leur père et leur meilleur ami.

*
* *

A la fin d'avril 1900, le R. P. Grenier, ainsi que trois autres vétérans du sacerdoce, les RR. PP. Arnaud, Babel, et Royer [1], célébrait son Jubilé d'ordination.

Extérieurement, cette fête honorait les quatre prêtres missionnaires sans distinction de mérites ; mais pour ces milliers de paroissiens qui se pressaient à l'église, sur les rues et à la salle publique, et aussi pour le clergé et les communautés religieuses, il y avait une figure qui dominait les autres, il y avait un cœur qui attirait par sa bonté et par une longue suite de bienfaits, il y avait une main que l'on voulait toucher et dont on désirait la bénédiction ; cette main, cette figure, ce cœur, c'étaient ceux de l'ancien pasteur, du père si bon, de l'ami si dévoué et si généreux qui durant quarante-trois ans s'était dévoué, dépensé, sacrifié au

(1) Décédé le 2 mai 1905.

bien des âmes, à la prospérité spirituelle, morale et matérielle de Saint-Sauveur ; c'était le bon Père Grenier.

*
* *

Ces sentiments de vénération et de profonde estime se manifestèrent de nouveau à l'occasion du décès et des funérailles du saint vieillard.

Rien d'imposant et de touchant comme le spectacle de cette foule pressée, venant rendre un dernier hommage à la mémoire et à la dépouille mortelle du vénéré pasteur !

On aimait à s'arrêter pour regarder et admirer ce front que la mort avait touché et comme transfiguré. On eût dit un saint couché sur la pierre de son tombeau ; mais le marbre n'eût pas exprimé la sereine beauté et la douceur qui, depuis si longtemps, rayonnaient de toute la personne du Père Grenier, et qui, en ce moment, jetaient un dernier éclat.

Les milliers de fidèles qui lui ont donné, avec leurs larmes, des prières prolongées, des messes par centaines, et des bouquets spirituels, ne manquaient pas de demander encore à ce grand bienfaiteur une dernière aumône, celle d'un souvenir éternel. Aussi, que de chapelets, statuettes, médailles, ont touché ses mains de cire et restent dans les familles parmi les trésors les plus précieux,

comme des reliques auxquelles Dieu peut donner une vertu salutaire.

Bien des mères dont les enfants étaient malades, vinrent comme naguère, demander encore une prière à celui qui fut si souvent l'instrument de la puissance et de la bonté de Dieu. Trois d'entre elles, encore toutes reconnaissantes pour les guérisons obtenues, nous ont demandé de les consigner ici.

La veille des funérailles, après l'office des morts récité par un clergé très nombreux, l'affluence des fidèles dans le lieu saint était telle que, durant plusieurs heures, la foule ne cessa de défiler devant la dépouille vénérée. On voulait la contempler une dernière fois, avant qu'elle ne fût cachée définitivement aux regards de ce peuple qui avait tant aimé et estimé le Père Grenier.

Le service funèbre fut célébré par S. G. Mgr L. N. Bégin, Archevêque de Québec, qui avait une très profonde estime pour le défunt.

Toute l'église, en grand deuil, était littéralement remplie par le clergé et les fidèles, et une foule compacte se pressait encore à la sortie du cortège. On ne put que difficilement se frayer un passage à travers les rues qui conduisent au cimetière.

Après le départ du corps vénéré, on sentait comme un vide lugubre dans cette paroisse enveloppée de deuil et de tristesse, et l'on se promettait

de vivre dans la sainteté, à l'exemple du cher défunt, afin d'aller le rejoindre au ciel.

Le corps fut déposé dans le charnier.

Lorsque deux mois plus tard on l'en retira pour le porter à sa dernière demeure, on l'exposa de nouveau dans la chapelle des morts, et durant une heure, une foule immense eut la consolation de contempler une dernière fois, son visage parfaitement conservé et de lui dire, avec des larmes, un dernier adieu, ou plutôt, au revoir...

En voyant disparaître celui qui avait été son ami et son bienfaiteur, un paroissien disait avec sincérité :

« C'est un saint qui disparaît ; depuis de longues années je le connais intimement et je ne lui ai jamais vu faire que des actes de vertu. Qu'il soit béni pour tout le bien qu'il m'a fait, et que sa mémoire vive toujours parmi nous ! »

Cette parole vaut une couronne : nous la déposons avec respect sur la tombe du Père Grenier, avec l'immortel souvenir de tous ceux qui l'ont connu, aimé, et qui gardent l'espoir de le rencontrer là haut.

APPENDICE

Les peintures de l'église de Saint-Sauveur

Une des œuvres qui immortaliseront le R. P. Grenier, c'est assurément la décoration de l'église dans laquelle il a célébré les divins mystères durant plus de quarante ans.

C'est lui qui a conçu ce projet grandiose et qui l'a fait exécuter au moyen de souscriptions et de quêtes très pénibles.

Ce travail a duré cinq années. Ce n'était pas trop pour laisser à la postérité une œuvre de grande valeur.

Certains critiques jugeront que ce mot est exagéré : il y a tant de différence dans les goûts, même s'il sont raffinés par l'étude de l'art !

Nous n'avons pas l'intention de faire un examen complet des décorations ; nous donnerons seulement une nomenclature des fresques qui ornent les murailles des galeries et une courte description des tableaux du sanctuaire et de la voûte.

Côté de l'Evangile

Sur la muraille du transept, faisant face à la nef,—*la Naissance de Jésus*, sous un ciel étoilé d'où descendent les anges chantant leur céleste cantique. Au loin, apparaissent les Rois mages.

Viennent ensuite : *la Visitation, la Purification, la Fuite en Egypte, Jésus travaillant sous les regards de Marie et de Joseph, le Baptême de Jésus, la Guérison des deux aveugles de Jéricho, Jésus apaisant la tempête, la Guérison du paralytique, la Conversion de Madeleine.*

Côté de l'Epitre

En commençant près de la tribune de l'orgue : *la Résurrection du fils de la veuve de Naïm, la Multiplication des pains, Saint Pierre sur les flots, Jésus bénissant les petits enfants, Jésus pardonnant à la pécheresse, le Retour de l'Enfant Prodigue, le Bon Pasteur retrouvant sa brebis, la Résurrection de Lazare, l'Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la Résurrection de Jésus.*

Dans le sanctuaire, aux deux côtés de l'autel, deux grandes toiles aux vives couleurs. Côté de l'Évangile : Jésus dans toute sa puissance, donnant à Pierre et aux Apôtres le pouvoir de lier et de délier les consciences, et d'ouvrir les portes du ciel ; Côté de l'Épître : Jésus glorieux, donnant aux

Apôtres et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres, la mission d'aller prêcher l'Évangile, et leur offrant la palme et la couronne des vainqueurs. On y reconnaît Mgr de Mazenod et le P. Durocher, O. M. I.

Au-dessus des stalles, deux hémicycles en couleurs, représentant les *Fiançailles de Marie et Joseph et la mort de ce dernier.*

Sous la galerie, près de l'entrée, où reposent les défunts pendant les services funèbres, un tableau du *Purgatoire* rappelle la justice et la sainteté de Dieu, en même temps que l'efficacité du saint sacrifice de la messe, pour le soulagement des fidèles trépassés.

*
* *

Toutes les décorations et grisailles furent exécutées par MM. Rochon et Beaulieu de Montréal.

Commencées au printemps de 1887, elles furent terminées à l'automne suivant.

Les tableaux de la voûte et les fresques, ainsi que les toiles du sanctuaire furent confiés à M. Charles Huot, artiste de Québec.

Donnons d'abord une courte description des grands tableaux de la voûte.

Commencés au printemps de 1887, ils furent terminés en avril 1890.

Il fallait plus que du talent pour entreprendre une œuvre aussi considérable et promettre de l'exécuter en trois ans ; il fallait de l'audace.

M. Huot a tenu parole, et ses tableaux ont provoqué une sincère admiration et suscité de chaleureux éloges des critiques les plus autorisés, des deux côtés de l'Atlantique.

Ce sont des œuvres originales que nous offre notre compatriote. Elève du célèbre Cabanel, nourri des chefs-d'œuvres d'Italie et de France, son talent mûri ne demandait qu'une occasion pour s'affirmer. Chargé de cette commande importante, il s'est éloigné de tout ce qui aurait pu le distraire, et retiré au fond de l'Allemagne du Nord, ce pays poétique, ou selon, l'expression de Madame de Staël, « l'imagination multiplie les beautés que les arts et la nature peuvent offrir », il a donné libre cours à son inspiration. Et c'est ainsi qu'il a réussi à peindre, dans un style digne du sujet, la sublime épopée de l'univers.

Si l'on considère la grandeur de l'œuvre et la rapidité de l'exécution, l'on avouera que certaines faiblesses auraient été excusables. Mais M. Huot n'a pas eu de faiblesses. L'œuvre en son ensemble est irréprochable. C'est la réalisation d'une conception grandiose, exécutée avec une vigueur, une hardiesse qui révèlent l'inspiration chrétienne guidant un pinceau exercé.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger de la valeur de l'artiste et de la grandeur de son travail. Chacun des tableaux pris isolément, est admirable, mais on ne le comprend parfaitement qu'après avoir vu les autres.

***

Une des choses qui frappent le plus dans cette œuvre, c'est la fidélité de l'artiste à suivre le texte biblique.

Le premier tableau, malheureusement en partie caché par un jubé et pour ainsi dire sacrifié, donne le spectacle de *la fin du monde*, telle que décrite par St Jean :

« Et voici qu'un grand tremblement de la terre se fit. Et le soleil devint noir comme un sac fait de poil... et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leur place... Et les rois de la terre, et les princes, et les officiers de guerre, et les riches, et tout esclave et tout homme libre se cachèrent dans le creux des rochers. Et ils disaient aux rochers : tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau. Parce qu'il est venu le grand jour de leur colère : et qui pourra subsister ? » Et plus loin :... « Et le septième ange répandit sa coupe dans l'air et il sortit du temple une voix forte disant : C'en est fait. Et il se fit

des éclairs et des voix, et des tonnerres, tel qu'il n'y eut jamais, depuis que les hommes sont sur la terre, un tremblement aussi grand.—Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère... et les rois de la terre se sont corrompus avec elles ; et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.—Et j'entendis du ciel une voix qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne participiez à ses péchés et que vous ne soyez frappé de ses plaies. »

Le tableau représente la ville de Babylone s'écroulant sous la secousse d'un cataclysme épouvantable. Le peuple effaré se précipite de toutes parts, cherchant un refuge qu'il ne saurait trouver. Et au-dessus de cette scène de désolation plane l'ange de l'Apocalypse répandant sur la ville maudite la coupe de la colère divine. Le tableau est éclairé par les lueurs intermittentes de la foudre.

Pour juger des qualités de la perspective de ce tableau il faudrait le voir d'en bas, c'est-à-dire de la nef. Malheureusement le jubé de l'orgue le cache entièrement. Il faut donc monter à l'orgue, et là, la distance qui sépare le spectateur du tableau est beaucoup trop courte.

***

Le jugement dernier se distingue surtout par la perfection du dessin, la recherche du style dans la

composition des figures et des draperies. L'ensemble est d'un effet dramatique et imposant. Sur la figure des élus, à droite, on voit un reflet de la lumière des cieux qui s'entrouvre pour les recevoir ; à gauche, les réprouvés, enveloppés des ombres de la nuit éternelle, cherchent vainement à se soustraire au sort qui les attend.

Voici les textes bibliques qui ont guidé l'artiste dans la composition de ce tableau :

« Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté et toutes les nations seront rassemblées devant lui et il séparera les uns d'avec les autres... » (Ev. de St Math.)

« Et je vis les morts grands et petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert qui est le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui est écrit dans ces livres selon leurs œuvres... » (Apocalypse).

***

Le tableau de *L'Enfer* est de l'effet le plus saisissant. Au fond d'un gouffre immense, sombrement éclairé par les lueurs fauves du souffre en fusion, trône le prince des anges déchus. Un démon gigantesque, embrassant dans une étreinte féroce une grappe de réprouvés, vient les précipiter au pied du roi des enfers. On sent que ce n'est

là que la suite d'une procession terrible, qu'un épisode isolé dans le drame de l'éternel châtiment. Des millions de réprouvés ont précédé ceux-ci, des millions et des millions leur succèderont. Au premier plan, sont des êtres subissant toutes les tortures des douleurs physiques et morales. Les uns se tordent dans l'étreinte de serpents, d'autres gisent à demi dévorés par des monstres immondes, d'autres encore, la figure empreinte des tourments du désir, les bras levés vers le ciel, cherchent le bonheur à jamais perdu, pour retomber ensuite dans les convulsions de la rage et du désespoir. Puis sur les flancs escarpés de l'insondable abîme, des milliers d'ombres semblent se cramponner aux rugosités qu'ils escaladent péniblement pour être précipités de nouveau dans le feu éternel. Franchement, c'est à donner le cauchemar et à ramener les plus pervers aux sentiers de la vertu.

Jamais la terrible sentence: « Et jetez ce serviteur dans les ténèbres extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (St-Mathieu, chap. XXV, v. 30) n'a été dépeinte avec un réalisme plus émouvant.

***

Le quatrième tableau, *Le Ciel*, est inspiré par l'Évangile de St-Mathieu, chap. XXV, v. 34. « Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume

qui vous a été préparé dès le commencement du monde.» C'était peut-être le plus difficile de tous, car en dépeignant la souffrance, l'homme ne traduit que les sensations qu'il a éprouvées, mais qui osera dire qu'il a connu la béatitude ? Le tableau est radieux ; c'est un triomphe de coloris ; tout est harmonieux et pur, les personnages groupés avec un art consommé, et l'auteur a su introduire, sans nuire à l'effet général, des représentants d'un grand nombre d'ordres religieux, surtout ceux de notre pays.

A cette appréciation bien imcomplète, nous ajoutons les notes suivantes tirées d'un article de Monsieur Ernest Gagnon (Revue Canadienne 1890. p. 463.)

« Ce sont d'immenses toiles qui couvrent la voûte de la grande nef et où le talent de l'artiste a pu se déployer à l'aise.

«M. Huot n'avait que la promesse d'une faible rémunération ($ 5.000.00) et il n'a pu consacrer que trois ans à ces quatre compositions (les fins dernières), auxquelles, cependant, il a su donner un cachet de grandeur et d'originalité qui révèle un souffle réel d'inspiration et un talent supérieur.»

Après avoir dit les difficultés que dut trouver le peintre à reproduire la gloire et les joies du paradis, l'écrivain-musicien ajoute :

«La poésie et l'éloquence ont à peine réussi mieux que la peinture et la sculpture à traiter ce

sujet. Et si la musique, ce « langage de l'âme sensible », a pu faire entendre comme un écho des harmonies divines, et trouver quelques-uns de ces accents que le pape Marcel appelait *la musica dell' altro mundo*, qu'est-elle, cependant, comparée aux délices des concerts éternels?

. . . . . .

« Toutefois, ce qui est fait est admirablement fait...

« L'*Enfer* offre moins de difficultés à surmonter que le *Ciel*, à cause de la peine du sens. M. Huot a traité ce sujet largement et avec le plus grand succès.

« Les personnages du bas du tableau ne paraissent pas souffrir du feu. Nous y avons remarqué particulièrement deux hommes qui s'arrachent mutuellement les yeux, et une femme qui recule d'horreur sous l'haleine d'un monstre effroyable.

« Le fond du tableau représente l'éternel incendie de la cité dolente. A gauche, Lucifer est assis sur un trône, dans l'attitude de l'orgueil et de la révolte.

« Une spirale horrible traverse l'espace : ce sont des démons qui arrivent de la terre, avec un groupe de réprouvés. Cette toile est d'un grand effet.

« Le *Jugement dernier* est noble et correct ; le coloris en est harmonieux. Le Souverain Juge,

ayant à ses côtés la Vierge Marie et saint Jean-Baptiste, domine la scène, où figurent des anges soufflant dans des trompettes, et d'autres qui lisent dans le Livre de Vie. L'arrêt est prononcé : un groupe d'élus commence à s'élever dans les airs, tandis que du côté opposé, règnent la terreur et la désolation.

« Une femme se tord les bras de désespoir ; son front renversé appelle la destruction, et toute son attitude semble crier : « Montagnes, tombez sur nous. » Quelques sépulcres béants remplissent l'avant-scène. »

M. Ernest Gagnon se propose de revenir quand tous les tableaux de M. Huot seront terminés, puis il conclut son article en ces termes :

« Ce sont de vastes esquisses dans le ton des fresque modernes, largement conçues, bien exécutées, nobles, hardies, originales. Leur création, je n'en doute pas, fera date dans l'histoire, aux pages peu nombreuses encore de notre art national. »

***

Entre le Jugement général et l'Enfer se trouve le tableau de la Transfiguration. Il occupe une place d'honneur parce qu'il représente le sujet de la fête titulaire de l'église. M. Huot a copié la partie supérieure du tableau de Raphaël. Il a su garder, avec la finesse du coloris, la douceur, la

majesté, l'éclat qui rayonnent de toute la personne du divin Transfiguré, la confiante adoration de Moïse et d'Elie, la stupeur des trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, enfin la splendeur du paysage et du ciel tels qu'on les admire dans le chef-d'œuvre du maître de la peinture.

***

Ces immenses toiles ne furent pas collées sans grandes difficultés ; on y parvint toutefois, et après vingt ans, elles paraissent avoir autant d'adhérence que de fraîcheur dans le coloris.

M. Huot, toujours inspiré et encouragé par le R. P. Grenier, mit la dernière main à son œuvre en exécutant la grande fresque du rond-point au-dessus de l'autel.

Elle fut terminée au mois d'avril, 1892.

C'est un commentaire expressif de cette parole de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes dans l'affliction, et je vous soulagerai. »

Le divin Consolateur, triomphant après les tourments et les humiliations de l'agonie, de la croix et de la mort, est assis sur un trône glorieux, et, d'un geste et d'un regard d'une compassion infinie, appelle à lui les travailleurs, les pauvres, les infirmes, les malades de toutes sortes, et tous

vont vers son cœur si bon, si compatissant, assurés de trouver force, consolation, espoir des joies et des biens éternels.

Le P. Grenier ne pensait qu'à Jésus et aux malheureux lorsqu'il suggérait à l'artiste cette scène incomparable ; mais ne peut-on pas dire qu'il donnait, sans la moindre arrière-pensée, le résumé de ses œuvres, de ses paroles et de sa longue carrière dans cette église, dans cette paroisse où il a été, à l'exemple de son divin Maitre, la consolation, la force, l'espoir de tant d'affligés ?

Que cette œuvre reste donc là comme le perpétuel souvenir de ce qu'il a fait parmi nous.

INDEX

Pages

Approbations 5

Prologue 9

Chapitre I. — Premières années — Séminaire — Entrée au Noviciat 12

Chapitre II. — Oblat — Prêtre — Missions étrangères — Québec, etc 15

Chapitre III.—Les derniers jours—La mort 21

Chapitre IV.—Éloge public—Charité envers les pauvres et les malades — Une réflexion maligne. — Zèle de la maison de Dieu 25

Chapitre V.—Qualités naturelles—Heureux tempérament. 33

Chapitre VI.—Une scène héroïque 39

Chapitre VII. — Piété — Messe — Bréviaire — Ecriture Sainte—Prédication—Dévotion à la Sainte Vierge—Fils dévoué à sa Congrégation 53

Chapitre VIII.—Pauvreté—Esprit de foi 63

Caapitre IX. — Estime publique — Retour triomphal — Jubilé—Triomphe dans la mort—Dernier éloge 69

Appendice.—Les peintures de l'église St-Sauveur 75

VIE DU R. P. GRENIER, O. M. I., 15 cts.

VIE DE J.-A. VALIQUET, O. M. I., 15 cts.

Les deux brochures 25 cts. Reliée pour écoles, chacune 20 cts
(3 ou 5 cts de plus pour la poste)

Chez les Oblats de St-Sauveur,
Québec

et à la Propagande des bons livres,
Ville-Montcalm,
Québec